5

ÉLOGE

DE

M. LE DR PAUL BROCA

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.). 88.2.84.

ÉLOGE

DE

M. LE Dr PAUL BROCA

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE,
PROFESSEUR DE CLINIQUE CHIRURGICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, CHIRURGIEN DES HOPITAUX
DIRECTEUR DU LABORATOIRE
D'ANTHROPOLOGIE, DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES,
SÉNATEUR.

Prononcé à la Société de chirurgie

PAR

M. LE Dr HORTELOUP

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, EN FACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1884

ÉLOGE

DE

M. LE D[R] PAUL BROCA

Messieurs,

La carrière de M. Broca a été une des plus brillantes que puisse rêver l'ambition humaine, et notre illustre collègue a dû connaître toutes les joies, toutes les satisfactions d'amour-propre que peuvent donner de grands et légitimes succès. Mais, sans hésitation, il les aurait certainement toutes données pour celles que lui réservait la soirée du 19 février 1880, où ses élèves, ses amis, ses collègues l'entouraient pour célébrer son élévation à la dignité de sénateur inamovible.

De tous les points de la France ils étaient accourus, heureux de féliciter de ce nouveau triomphe celui qu'ils aimaient, heureux d'applaudir au choix de la Chambre haute qui venait de faire entrer dans le Parlement un homme dont l'immense savoir pouvait rendre de si grands services au pays.

Aussi l'émotion fut-elle vive lorsque M. Broca prononça cette phrase : « Si j'étais superstitieux, je croirais qu'un grand malheur me menace, car jamais je n'ai été si heureux. »

Six mois ne s'étaient pas écoulés que nous apprenions avec consternation la mort de M. Broca.

Quelques heures, quelques secondes peut-être avaient suffi pour anéantir une des plus belles intelligences dont ait le droit de s'enorgueillir une nation.

En présence d'un événement aussi inattendu, frappant, dans la maturité du talent, un homme qui pouvait compter encore sur de nombreuses années de vie, ne serait-on pas tenté de répéter les

paroles que la douleur arrachait à Bossuet devant le cercueil d'un grand de la terre : « Non, après ce que nous venons de voir, « la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est « qu'une apparence, tout est vain en nous. »

Cette mélancolique réflexion, hélas ! trop souvent vraie, lorsque, pour tout souvenir de son passage sur cette terre, un homme ne laisse que les titres des places qu'il a occupées, n'est pas à redouter pour le travailleur ; et à qui pourrait-on plus justement donner ce glorieux surnom qu'à M. Broca, dont les ouvrages sont si nombreux qu'à peine pourrais-je tous les énumérer.

Jamais plus qu'aujourd'hui, Messieurs, je n'ai compris le périlleux honneur d'être votre secrétaire général, car pour parler dignement devant vous de M. Broca, il faudrait..... un autre Broca ; il faudrait être l'écrivain élégant à qui vous devez les inimitables éloges de Bonnet, de Gerdy, de Lenoir, il faudrait être le critique, au jugement impartial et élevé, pour vous exposer tous ses grands travaux chirurgicaux ; il faudrait, enfin, posséder son savoir encyclopédique pour vous conduire sûrement à travers ce labyrinthe anthropologique dont son vaste cerveau avait entrepris la conquête.

J'ai peu fréquenté M. Broca, et je craignais de ne pouvoir apprécier ces qualités intimes qui le rendaient si cher à ceux qui l'approchaient ; mais une heureuse circonstance m'a permis, je l'espère, de combler ce vide. J'ai eu entre les mains la correspondance que M. Broca échangea avec ses parents depuis son arrivée à Paris, et j'ai passé de bien agréables instants dans la lecture de ces lettres écrites sans préparation, où la joie, les craintes, les espérances sont exposées à cœur ouvert. En 1841, le service postal ressemblait peu à celui que nous possédons, et la raison d'économie exigeait souvent qu'on attendît une occasion pour écrire ; aussi ces lettres, dans lesquelles M. Broca racontait non seulement sa vie, mais tout ce qui se passait dans les hôpitaux, à la Faculté, forment-elles de véritables mémoires.

Vous me permettrez, Messieurs, d'y faire quelques emprunts, et j'espère que vous ne le regretterez pas.

Quoique éloigné de la maison paternelle, M. Broca était tenu au

courant de tout ce qui s'y passait, et j'ai pu me croire transporté à Sainte-Foy-la-Grande, au milieu de cette vieille famille huguenote qui eut pour règles de la vie le travail et le devoir; pour principes, le libéralisme, l'équité et le dévouement.

Pendant quelques heures, j'ai cru vivre auprès de son père, le Dr Benjamin Broca, homme de bien, qui rapporta de son service, pendant la guerre d'Espagne, l'horreur des dissentiments politiques et religieux, et qui fut toujours prêt à se rendre au premier appel d'un malade, sans savoir s'il trouverait des honoraires péniblement gagnés; auprès de ses vieilles tantes qui, après avoir protégé l'enfance du père, étaient heureuses de reporter sur le fils toute leur sollicitude; auprès de sa mère, femme d'un esprit supérieur, qui exerça sur son fils la plus grande influence. Mme Broca, fille d'un pasteur, M. Thomas, maire de Bordeaux sous la République, avait assisté aux regrettables journées de la Terreur blanche pendant la Restauration : aussi donna-t-elle de bonne heure à son fils l'amour de la liberté, mais de la liberté pour tous, et, s'inspirant, peut-être sans le savoir, de Voltaire, elle chercha à lui enseigner que « la tolérance est aussi nécessaire en politique qu'en « religion, et que c'est l'orgueil seul qui est intolérant ».

Ce fut elle qui développa chez son fils cette régularité dans le travail que nous avons tous admirée et qui permit à M. Broca de mener de front des occupations qui auraient pu suffire à l'activité de plusieurs.

On retrouve, pendant les premières années de cette correspondance, la preuve de l'inquiète sollicitude de Mme Broca. Pas une nouvelle occupation, pas une distraction dont son fils ne lui rendît compte; elle voulait connaître tout ce qu'il faisait, et, même chirurgien des hôpitaux, agrégé de la Faculté, M. Broca envoyait encore à sa mère un tableau indiquant jour par jour, heure par heure, l'emploi de son temps.

Pas une acquisition n'était faite sans que le fils n'en référât à Sainte-Foy; souvent les négociations étaient difficiles : vite une longue lettre au raisonnement précis, à la discussion serrée, venait détruire de fond en comble l'objection et dissiper les craintes. A propos d'un nouvel embellissement, qui n'était pas accueilli favorablement, il fallut plusieurs lettres, et la dernière se terminait ainsi : « Je pourrais bien me passer de votre consentement, car

« j'ai l'argent nécessaire dans mon tiroir, mais vous savez bien, « mes chers parents, que je ne veux rien faire sans votre assen« timent, et que je ne ferai jamais rien que vous n'approuviez pas. »

Toute cette correspondance, empreinte de ce respectueux sentiment filial, qui éclaire d'une façon touchante la grande figure de M. Broca, vient confirmer cette belle pensée d'un philosophe : « L'école de la volonté, c'est le foyer domestique; c'est de là, c'est « de ce centre béni que sortent les grandes affections et les carac« tères fortement trempés pour la lutte et le travail. »

M. Paul Broca est né dans la Gironde, à Sainte-Foy-la-Grande, le 28 juin 1824.

Ce fut au collège de cette petite ville qu'il fit toutes ses études; à 16 ans il obtenait le diplôme de bachelier ès lettres et quelques mois plus tard celui de bachelier ès sciences mathématiques.

Son désir était d'entrer à l'École polytechnique et, pour s'y préparer avec plus de chance, il obtint d'être chargé au collège du cours de mathématiques spéciales. Son succès était certain, lorsqu'un triste événement vint changer ses projets. Ses parents ne voyaient pas sans peine leur fils embrasser une carrière qui devait forcément l'éloigner de la famille, mais une fille leur restait et l'espoir de l'établir près d'eux imposait silence à leurs regrets. Cette enfant leur fut enlevée lorsque M. Broca avait déjà subi les premières épreuves : il abandonne le concours, décide qu'il étudiera la médecine pour revenir à Sainte-Foy succéder à son père, et le 17 octobre 1841 il prenait sa première inscription.

Les premiers mois de son séjour à Paris furent pénibles, car, effrayés de voir leur fils vivre seul, M. et Mme Broca avaient obtenu qu'il entrât comme maître d'étude à Sainte-Barbe.

Les occupations, Messieurs, qui lui furent confiées n'étaient certes pas faites pour l'encourager : « Je ne suis pas maître « d'étude, écrivait-il, je ne suis même pas surnuméraire, moins « que cela, je suis exécuteur des hautes œuvres, bourreau! C'est « moi qui suis chargé de faire subir les punitions et surveiller les « élèves pendant la retenue. »

Malgré ses modestes fonctions, si peu en rapport avec son caractère, M. Broca aurait pu rester encore longtemps à Sainte-Barbe si elles s'étaient accordées avec les heures des cours de la Faculté;

mais, au commencement du semestre d'été, il démontra si nettement l'impossibilité de pouvoir faire quelque chose de sérieux qu'il obtint, à sa grande joie, l'autorisation de quitter Sainte-Barbe.

Il se mit au travail avec acharnement, rédigeant avec soin tous ses cours, prenant des notes sur toutes ses lectures, commençant ce trésor bibliographique qui viendra en aide à sa surprenante mémoire.

Chacune de ses lettres nous le montre élargissant le cercle des études, en comprenant toute l'immensité; mais, loin de s'en effrayer, se réjouissant d'étudier une si belle science malgré ses imperfections, et s'écriant avec l'enthousiasme d'un jeune néophyte : « Si l'on me donnait à choisir, j'aimerais mieux être Hippocrate « que Napoléon. »

En 1843, il était nommé externe des hôpitaux et envoyé au Midi dans le service de M. Ricord.

« Je regrette, écrivait-il, d'étudier une spécialité dont je n'aurai « jamais peut-être l'occasion de m'occuper à Sainte-Foy, mais je « vois, dans le service, beaucoup de maladies différentes, car, « suivant Ricord, la syphilis n'exempte de rien. Bien différent des « autres spécialistes, ajoute-t-il, qui ne sortent pas de leur sujet, « M. Ricord est fort sur toutes les branches. C'est lui qui ôta à la « syphilis le cachet mystérieux qui l'entourait depuis le moyen « âge. Malgré une clientèle immense, malgré la longueur de ses « visites, malgré le travail que lui donne un grand ouvrage qu'il « publie actuellement, il trouve encore le temps d'être en corres- « pondance scientifique avec les sociétés étrangères, ce qui ne « l'empêche pas d'être bon, rieur, patient avec ses malades, obli- « geant pour ses élèves ; aussi la voix publique qui se trompe peu, « dit Fontenelle, lui a donné le nom de grand homme. C'est ainsi « qu'il est connu dans les écoles. »

Il était difficile de faire en peu de mots un portrait plus ressemblant.

A la fin de l'année, M. Broca se présenta au concours de l'internat.

Il n'existait pas encore, alors, de conférences organisées pour la préparation au concours de l'internat. M. Broca, avec cinq ou six

amis, eut la bonne fortune de rencontrer un jeune docteur qui leur proposa de les diriger. La proposition était si extraordinaire qu'il crut nécessaire de lui demander ses conditions. « La seule « récompense que je vous demande est de travailler assidûment, « et tous mes vœux seront comblés si quelques-uns de vous « sont reçus internes. » Ce jeune docteur était M. Martin-Magron, dont beaucoup d'entre nous n'ont pas oublié, j'en suis sûr, les bons conseils et le dévouement.

Après avoir inauguré la conférence Martin-Magron qui, pendant près d'un quart de siècle, fut la pépinière de l'internat, M. Broca devait, quinze ans plus tard, apporter une importante modification au mode de préparation du concours, en conseillant de remplacer l'étude des questions limitées par celle des sujets.

Le concours fut difficile; M. Broca, pendant plusieurs jours, crut à un échec; j'ai retrouvé la longue lettre dans laquelle il raconte à son père les péripéties du concours, ses craintes de ne pas arriver et de voir ainsi son retour à Sainte-Foy retardé d'un an; enfin, la liste parut, il était nommé l'avant-dernier. Le rang lui était bien indifférent, et, pour juger de son bonheur, il suffit de citer le dernier paragraphe de sa lettre : « Comment, vous ne devinez pas? Est-ce possible que vous n'ayez pas compris; mais ne voyez-vous donc pas que.... vivent les juges, vive tout, vive même le roi!.... je suis interne! »

Envoyé à Bicêtre dans le service de Leuret, il termina son année à Beaujon, chez Laugier. En seconde année, il avait désiré entrer dans le service de Gerdy, mais toutes les places étaient prises, et il demanda celui de Piorry. Le jour où il allait retirer sa carte, on lui annonce que, par suite de démission, une place est vacante chez Gerdy : il la refuse; mais à peine venait-il de quitter l'administration qu'un de ses collègues de Bicêtre, qui allait à la Charité, apprend la nouvelle, et, désirant vivement se retrouver dans le même hôpital que son ami, demande qu'on ne propose la place à personne avant qu'il ne l'ait revu, se met à sa recherche et le supplie d'accepter.

M. Broca cède à cet affectueux désir, ne soupçonnant pas que l'amitié, comme une bonne fée, venait, en le plaçant chez Gerdy, de changer à tout jamais sa vie; car ce chef de service « sans façon et sans raideur, quoiqu'il soit justement célèbre », ainsi le dépei-

gnait-il à son père, devait être pour lui un puissant protecteur qui allait le lancer dans la voie des concours et un ami qui imprimerait à son caractère une empreinte ineffaçable.

Ce fut, en effet, la sympathie que lui montra de suite Gerdy qui l'engagea à prendre part au concours de l'adjuvat, et le 5 août 1846, il était nommé aide d'anatomie ; il aurait pu être fier de ce succès, car, ainsi qu'il l'écrivait à ses parents : « Je suis aide d'anatomie « à vingt-deux ans et personne ne l'a été avant vingt-trois ; mais, « ajoute-t-il, tout l'honneur est pour vous qui m'avez mis à l'école « à cinq ans, au collège à huit ; pour vous, qui m'avez donné le « goût de l'étude et qui vous êtes imposé tant de privations pour « le développer. »

A la fin de sa troisième année d'internat, il obtenait au concours une prolongation d'un an, et il entrait à l'Hôtel-Dieu, dans le service de Blandin.

Six semaines après éclatait la révolution de 1848, qui répondait trop aux idées dont M. Broca avait toujours été imbu pour qu'il ne l'accueillît pas avec joie. Pendant quelques semaines, un besoin d'expansion l'entraîna dans les clubs, dans les assemblées populaires; mais il fut vite dégoûté et, quoiqu'on lui proposât de le nommer lieutenant de la garde nationale, il demanda pour tout honneur de rester simple soldat afin de pouvoir retourner à ses travaux, car il voulait concourir pour le prosectorat.

Mme Broca s'effrayait de tous ces concours successifs ; elle comprenait que Sainte-Foy-la-Grande ne pourrait plus suffire à l'ambition de son fils; aussi caressait-elle le projet de le voir concourir à Bordeaux; son instinct maternel lui disait : Encore un succès et adieu les projets de retour. Elle le voyait avec regret se passionner pour ces luttes dans lesquelles « la fortune, écrivait-elle, « cessera probablement de t'être aussi favorable qu'elle l'a été « jusqu'ici ».

« Je suis prêt, lui répondait-il, à renoncer au prosectorat, mais, « nommé prosecteur, mon succès sera beaucoup plus certain à « Bordeaux. Tu te trompes, si tu crois que j'aime les orages des « concours. Sans doute, il y a dans cette lutte d'activité, dans cet « assaut de travail le charme qu'on trouve dans toutes les luttes : « c'est l'attrait d'une partie d'échecs, et vous savez que je suis

« joueur. Mais je suis encore comme lorsque j'étais petit, c'est-à-« dire je n'aime pas à perdre, et le jeu me dégoûterait bientôt, si « je n'avais pas en commençant quelque espoir de gagner. Au « point de vue des épreuves je suis bien sûr d'enfoncer mes con-« currents; mais peut-être la faveur, direz-vous, les fera arriver « avant toi. Non, soyez sans crainte, jamais la fortune ne m'a souri « plus qu'elle ne me sourit aujourd'hui. »

Mme Broca avait le cœur trop haut placé pour ne pas comprendre que le bonheur de son fils devait passer avant le sien: aussi, lorsqu'il fut nommé prosecteur, ce fut elle qui, allant au-devant de ses désirs, lui écrivit : « Reste à Paris et travaille pour l'agrégation. »

M. Broca accueillit cette nouvelle marque de dévouement avec une profonde reconnaissance. « Croyez, écrivait-il à ses parents, que « je sais combien le sacrifice a dû vous coûter, mais croyez aussi « que je sens à quoi cela m'engage. Non, vous n'avez pas trop « présumé de mes forces et l'avenir vous prouvera que je suis « digne de votre confiance. »

M. Broca dut attendre jusqu'en 1853 l'ouverture de ce concours pour l'agrégation qui fut un des plus brillants dont la Faculté ait conservé le souvenir. M. Broca y déploya les grandes qualités de sang-froid, de précision, de savoir qui en faisaient le compétiteur le plus redoutable. Sa *Thèse sur l'étranglement dans les hernies abdominales et les affections qui peuvent le simuler* est un chef-d'œuvre: malheureusement elle n'a pas peu contribué à répandre les théories de Malgaigne qui ont été si contraires à la thérapeutique des hernies.

Nommé le premier de la promotion, M. Broca obtenait quelques jours plus tard le titre de chirurgien des hôpitaux.

La jeunesse des écoles acclama ce double succès qui sacrait officiellement maître un de ces jeunes travailleurs qu'elle nommait la nouvelle école.

Depuis une dizaine d'années, Messieurs, le monde médical assistait avec curiosité au développement d'une science toute nouvelle: la microscopie pathologique.

La France était restée presque complètement étrangère aux tra-

vaux que, depuis vingt ans, avait fait naître en Allemagne l'usage du microscope appliqué à l'étude des tissus normaux de l'économie, La traduction, par Jourdan, de l'*Encyclopédie anatomique* de Bischoff avait intéressé, mais rien de plus; il était réservé à Lebert de venir donner à la France une impulsion qui allait être le point de départ d'un grand mouvement scientifique.

Lorsque parut sa *Physiologie pathologique,* on était encore sous l'impression de la grande discussion académique sur le diagnostic des corps fibreux de la mamelle. A quel tissu avait-on affaire ? Comment le distinguer du cancer? Tel était le problème qui, après comme avant, restait insoluble. Aussi comprend-on avec quel empressement fut accueilli cet ouvrage qui, s'appuyant sur une distinction semblable à celle de Laennec, divisait les productions accidentelles en deux classes : les homéomorphes et les hétéromorphes, et venait ainsi assigner aux tumeurs malignes une structure déterminée, presque spécifique.

A la place de recherches curieuses, mais sans but pratique ; à la place de théories spéculatives et obscures si chères à l'Allemagne, Lebert présentait une doctrine pleine de clarté et donnait à la micrographieune direction clinique répondant trop aux tendances de l'esprit français pour ne pas être rapidement suivie dans la voie qu'il venait d'ouvrir à l'histologie.

A la tête de la jeune génération chirurgicale qui répondit à l'appel de Lebert se trouvèrent trois hommes, dont vous avez tous, Messieurs, le nom sur les lèvres, trois amis, que la mort seule a pu désunir. Sans se laisser arrêter par les difficultés, par les fatigues des recherches microscopiques, sans reculer devant les critiques sceptiques et souvent injustes qui accueillirent leurs premiers efforts, ils soutinrent avec confiance que là était l'avenir du diagnostic des tissus pathologiques. Peut-être voulurent-ils aller trop vite; mais, lorsqu'on voit le chemin parcouru, qui oserait le leur reprocher?

Semblables à ces hardis voyageurs qui se lancent à l'aventure dans un monde nouveau, ils en ont tracé les premières routes, c'est un beau titre de gloire, et longtemps encore on parlera de ce triumvirat qui, pour toutes idées de conquête, n'eut jamais que celle de la vérité.

Dans leurs cours à l'École pratique, par des articles dans la

presse médicale, ces ardents champions soutinrent et affirmèrent leurs croyances. Ouvrez, Messieurs, les *Bulletins de la Société anatomique* de 1848 à 1853, à chaque séance vous y trouverez les preuves de cette fiévreuse activité.

Ce fut là que M. Broca fit connaître ses premières recherches sur la *pathologie des cartilages articulaires*, sur l'*anatomie pathologique du rachitisme*, sur la *transformation prétendue fibreuse des muscles*, sur l'*inégal accroissement des os longs par leurs deux extrémités* et sur cent autres sujets qu'à mon regret je ne puis indiquer.

Établissant que la nutrition des cartilages, comme celle des tissus inférieurs, se fait par l'imbibition des matériaux nutritifs, il démontrait que, contrairement à l'opinion hippocratique, les cartilages peuvent se cicatriser ; que l'amincissement des cartilages, loin d'être le résultat de l'usure, est une atrophie véritable, et que leur épaississement est évidemment le résultat d'un travail vital. En suivant, avec le microscope, sur certaines altérations du cartilage, la couche épithéliale ininterrompue, il établissait qu'à côté des vrais ulcères des cartilages on devait admettre des dépressions produites par l'absorption progressive des couches qui sont en contact avec l'os, et il désignait ce processus sous le nom d'absorption ulcéroïde. Enfin, en démontrant la nécrose idiopathique des cartilages, il donnait le mode de formation des corps étrangers de l'arthrite sèche.

Par ses *Recherches sur le rachitisme*, que l'Académie des sciences a récompensées, il décrivait le tissu chondroïde et il donnait au tissu spongoïde sa véritable origine, un arrêt de développement, ce qui permettait d'expliquer l'inégale répartition des lésions sur les divers points du squelette.

Dans sa thèse de doctorat qui se terminait par quelques propositions sur *les tumeurs dites cancéreuses*, M. Broca avait jeté un véritable défi aux anciennes méthodes d'exploration. « Le « microscope, disait-il, a substitué la science aux hypothèses et « ouvert la carrière à des observations désormais exactes. Toutes « les observations non soumises au contrôle du microscope doivent « être considérées comme non avenues. »

Aussi, lorsque l'Académie de médecine proposa, pour sujet du

prix Portal l'*Anatomie pathologique du cancer*, M. Broca n'hésita-t-il pas à porter devant elle les doctrines de la nouvelle école.

Son mémoire fut couronné, et c'était justice, car on y trouve des faits tout nouveaux, que le temps devait se charger de rendre classiques : sur la distinction à établir entre la diathèse et l'infection, sur l'envahissement du cancer par propagation, sur la perforation des veines par la masse morbide, donnant ainsi l'explication de ce que, depuis Carswell, on appelait les cancers du sang, et jetant la lumière sur la formation des cancers à distance. Sauf le mot, n'est-ce pas là, ainsi qu'on l'a dit si justement, l'idée de l'embolie allemande? Tout en récompensant ce remarquable travail, l'Académie n'avait nullement engagé son opinion, et lorsqu'à quelques mois de distance, le concours ouvrit les portes de l'École et des hôpitaux à ces novateurs que la Société de chirurgie avait déjà accueillis, on sentait qu'une lutte était imminente et que l'Académie n'attendait qu'une occasion pour soumettre à une discussion approfondie ces doctrines qui semblaient vouloir faire table rase du passé.

Un fait insignifiant fut le point de départ de la discussion. Un chirurgien de province avait envoyé deux observations, dont l'une était relative à un encéphaloïde du testicule chez un enfant de trois ans. Le rapporteur acceptait, sans discussion, le fait de la guérison du malade.

Qu'a-t-on voulu entendre par guérison? demanda M. Robert. Est-ce celle de la plaie ou celle de la maladie? car la guérison du cancer est tellement rare, que ce fait pourrait être noté comme un des plus exceptionnels de la pathologie chirurgicale; aussi pensait-il que des réserves devaient être faites sur le diagnostic.

Cette réflexion toute naturelle fut vivement relevée par Velpeau qui affirma que la curabilité du cancer n'était pas exceptionnelle, et qu'un chirurgien habile, expérimenté, attentif, pouvait toujours se passer du microscope qui, jusqu'à ce jour, ajoutait-il, n'avait encore été d'aucune utilité dans l'étude des tumeurs.

Le Président proposa de mettre à l'ordre du jour la question de la curabilité du cancer, qui, subsidiairement, entraînait celle du diagnostic, et alors commença la plus étonnante des discussions, que l'on pourrait comparer à ces grands combats d'artillerie dans

lesquels les adversaires se mitraillent sans pouvoir se mesurer corps à corps.

En montant à la tribune, les adversaires du microscope répondaient beaucoup plus aux articles de la presse qu'aux discours de leurs collègues, qui avaient cru pouvoir s'en faire les défenseurs, car aucun d'eux ne pouvait être considéré comme un micrographe. Cette impression ressortait si nettement des débats qu'un des orateurs regrettait que la cause du microscope ne pût être défendue au sein de l'Académie par un de ses partisans, et que Velpeau se plaignait que les micrographes du dehors, en étendant le champ de la discussion, l'eussent fait sortir de ses premières limites.

Des deux côtés, la campagne fut vivement menée, et il serait difficile, encore aujourd'hui, de dire à qui resta la victoire ; mais la fortune est femme, dit-on, elle aime la jeunesse et elle sembla faire pencher la balance en faveur de la jeune école. En science comme en politique, le rôle de conservateur est toujours un rôle ingrat.

M. Broca fut un des plus engagés dans cette lutte mémorable, et ses articles du *Moniteur des hôpitaux* eurent un véritable retentissement. « J'ai reçu, écrivait-il à son père, des félications inatten-
« dues pour mes articles et entre autres, devinez de qui? de
« Mgr le comte de Chambord, qui a voulu que son médecin
« me fît savoir qu'il avait vu avec plaisir une plume aussi habile
« que la mienne au service de la science et du progrès. » Les gens à pied, ajoute M. Broca, sont toujours un peu révolutionnaires. Malgré cette moqueuse restriction, on voit qu'il fut assez flatté du compliment qui prouve, d'ailleurs, que Mgr le comte de Chambord n'avait pas mauvais goût.

Pendant cette importante discussion, M. Broca mettait la dernière main à son *Traité des anévrismes et leur traitement.*

Cette œuvre magistrale, Messieurs, restera comme un des grands monuments de la littérature chirurgicale du XIXe siècle. On y trouve, avec son talent exceptionnel d'exposition, toutes ces remarquables qualités d'érudit et de critique, qui ont permis à un juge autorisé de dire que M. Broca n'a jamais rien écrit de médiocre.

Quoi de plus intéressant que les pages dans lesquelles M. Broca, vous faisant suivre pas à pas ses recherches pour déterminer le

jour où Desault appliqua au traitement de l'anévrisme poplité la méthode d'Anel, établit, preuves en main, que l'opération a été pratiquée le 22 juin 1785 et croit être en droit d'affirmer que le grand chirurgien français a non seulement l'honneur de l'avoir pratiquée le premier, mais encore d'avoir agi en pleine connaissance de cause.

Dans le chapitre de physiologie pathologique, M. Broca donnait du mode de formation des caillots mous et des caillots fibrineux, en leur imposant la dénomination si caractéristique d'actifs et de passifs, une séduisante théorie qui venait éclairer cette obscure question.

Si des travaux plus récents ont un peu modifié l'absolutisme de sa théorie, en démontrant qu'un caillot passif ou fibrino-globulaire peut se transformer en caillot actif, ils n'en ont pas ébranlé le point fondamental : pour qu'un caillot actif puisse se former il faut qu'entre l'artère et le sac la communication persiste.

C'est en se basant sur cette considération toute nouvelle que M. Broca a pu faire, du mode d'action des différentes méthodes proposées contre cette terrible lésion, une étude comparative qui l'amena à conclure que, dans le traitement des anévrismes des membres, la compression indirecte doit remplacer la ligature, comme la ligature, à la fin du siècle dernier, avait remplacé l'opération par l'ouverture du sac.

Le *Traité des anévrismes*, comme tout ce qu'a écrit M. Broca, est empreint d'un caractère d'absolue précision. Lorsqu'un événement douloureux le força à abandonner la voie de l'École polytechnique pour celle des sciences médicales, M. Broca y apportait un jugement droit, une solide instruction, une mémoire prodigieuse, une grande puissance de travail, une volonté de fer, qualités exceptionnelles qui lui permettaient de dire, en quittant le collège de Sainte-Foy, à un de ses jeunes camarades, aujourd'hui illustre géographe : « Je ne me sens aucune vocation particulière. Toutes « les carrières sont ouvertes au travail; partout, je suis sûr de me « créer une position à ma taille. » Opinion que l'avenir devait se charger de vérifier; mais il y apportait aussi un esprit positif plus fait pour les problèmes des sciences mathématiques que pour les problèmes multiples que soulève l'étude de l'homme malade.

Séduit par les brillantes idées de Malgaigne, il voulut, comme

lui, soumettre à une critique indépendante les opinions et les doctrines, en s'appuyant sur la méthode numérique, sur la statistique chirurgicale, dont les déductions répondaient aux exigences de son esprit.

M. Broca ne sut peut-être pas se préserver des conclusions auxquelles conduit aisément cette méthode, et, lorsqu'on cherche à le prendre pour guide sur le terrain tremblant de la clinique, on ne trouve pas toujours l'appui nécessaire.

Quoi qu'il en soit, jamais l'histoire des anévrismes n'avait été traitée avec une telle autorité, et il suffit de se rappeler tous les travaux qui parurent à cette époque, pour pouvoir affirmer la valeur d'un ouvrage capable de faire naître un tel mouvement.

Je ne doute pas que l'avenir ne soit plus équitable que notre époque, en mettant sur le même rang que le *Traité des anévrismes*, le *Traité des tumeurs*. Le second chapitre : *Origine et formation des productions accidentelles*, le troisième : *Classification des tumeurs*, ne sont plus et n'étaient déjà plus, lorsque cet ouvrage parut, dans les idées courantes; mais, lorsqu'on songe à la rapidité avec laquelle les opinions se sont transformées sans cesse sur ce difficile sujet, quel est l'anatomo-pathologiste qui peut affirmer aujourd'hui que de nouvelles découvertes ne viendront pas, je ne dis pas modifier, mais anéantir complètement la théorie qu'il aura péniblement édifiée? Remaniez ces deux chapitres et l'ouvrage reprendra la place qu'il méritait, car, jamais, on n'avait conçu la pathologie générale des tumeurs sur un aussi vaste plan.

Vouloir vous parler de tout ce que M. Broca a écrit sur la pathologie chirurgicale m'entraînerait au dela du cadre dont je puis disposer; car, outre plus de deux cents mémoires publiés dans les différents organes français, M. Broca fut un des collaborateurs du *Dictionnaire de chirurgie*, publié en anglais par Costello; mais j'aime à vous rappeler ses beaux mémoires sur les *luxations sous-astragaliennes*, sur les *abcès des os*, sur la *polyarthrite vertébrale* qu'il communiqua à la tribune de la Société de chirurgie dont il fut un des membres les plus actifs.

Avant de monter au fauteuil de la présidence, il avait eu l'honneur, Messieurs, d'être votre secrétaire général; il apporta, dans ces fonctions, son ordre, sa ponctualité, ses qualités d'organisation qui

en firent, lorsque cela fut nécessaire, un remarquable administrateur; mais il donnait, surtout, à vos séances annuelles un vrai lustre par le talent avec lequel, dans ses éloges, véritables modèles du genre, il racontait si bien et jugeait avec tant de compétence.

Dans ses notices bibliographiques, dans son *Étude sur Celse*, dans les pages de ses ouvrages consacrées à la partie historique, M. Broca s'est élevé au rang des meilleurs écrivains; son style concis, nerveux, souvent brillant, jamais emphatique est bien personnel.

L'orateur, chez M. Broca, n'était pas à la hauteur de l'écrivain; dans une de ses lettres, il parle d'un cours de pathologie externe pour lequel il avait voulu écrire le plan d'une leçon d'ouverture. « Arrivé à l'amphithéâtre, je ne pus même pas, dit-il, me rappeler « la première phrase, les premières idées. » Aussi y avait-il toujours, au début de ses leçons, une certaine hésitation. « La parole « n'était pas abondante, a écrit une plume aussi amicale que « savante; on ne voyait pas s'élancer du cerveau la pensée am- « plement vêtue. Il cherchait le mot, et son effort se traduisait « par un énergique mouvement en avant du bras et de la tête, « mais ce mot il le trouvait vite et magnifique de précision[1]. »

Cette appréciation est juste: la phrase un peu courte ne lui permettait pas de donner à ses périodes l'ampleur que l'on trouve dans ses écrits, et son débit, qui se ressentait de cet effort, passait sans raison d'une tonalité basse à une tonalité élevée, quelquefois peu agréable.

A la tribune, dans la chaleur de la discussion, ces imperfections disparaissaient ou devenaient presque des avantages; il y apportait une ardeur qui alla souvent jusqu'à la violence: il écoutait avec peine les objections, accumulait arguments sur arguments, preuves sur preuves et semblait ne vouloir abandonner son adversaire que converti à ses idées ou complètement écrasé.

Quoique bon et généreux, M. Broca se laissait souvent entraîner par la passion. Il avait pris de son maître Gerdy une opinion dédaigneuse des hommes, mais on peut croire que, comme lui, s'il put se tromper quelquefois, jamais, du moins, il ne crut tromper les autres.

[1] M. P. Reclus.

Physiquement, M. Broca exprimait la force et la puissance. De taille moyenne, mais robuste, la tête bien posée, le front bien découvert, les cheveux reportés en arrière, les yeux très lumineux, les lèvres larges et épanouies, tout faisait deviner l'homme construit pour sortir victorieux de la lutte de l'existence.

Toujours simplement vêtu, sans aucune recherche, la démarche un peu pesante, le regard souvent perdu dans l'espace, M. Broca ne laissait pas deviner sa valeur, et, cependant, lorsque les circonstances l'exigeaient, il se transfigurait. Rendant compte d'une cérémonie dans laquelle une députation de l'Académie avait paru en uniforme, un journaliste, qui était bon juge, écrivait : « Je « ferai mon compliment à M. Broca pour l'assurance et la grâce « avec laquelle il porte l'habit brodé, le claque galonné et l'élé- « gante épée d'académicien ; c'est tout à fait cela : un académicien « gentilhomme. »

Depuis longtemps, M. Broca avait sa place marquée à l'École de médecine et, lorsqu'en 1867, un an après son entrée à l'Académie de médecine, il fut appelé à la chaire de pathologie externe qu'il devait rapidement échanger pour celle de clinique, on était en droit d'espérer que, placé sur une des plus belles scènes du monde, il allait nous faire assister au développement d'une de ces grandes situations chirurgicales qui, à elle seule, suffit à la gloire d'une faculté.

Il n'en fut rien; M. Broca publiera encore la première partie du second volume de son *Traité des tumeurs* qui contient une monographie importante des tumeurs constituées par l'hypergenèse des tissus dentaires transitoires et définitifs, pour lesquelles il créa le nom d'*odontomes;* il sera toujours le chirurgien exact à l'hôpital, le professeur consciencieux, ne laissant jamais passer inaperçu un cas nouveau, mais, sans se désintéresser du mouvement chirurgical, il n'y prendra plus part que tout à fait accidentellement.

Depuis 1859, M. Broca avait porté toute son activité vers l'anthropologie, cette vaste science, qu'il a définie l'*étude du groupe humain, considéré dans son ensemble, dans ses détails et dans ses rapports avec le reste de la nature.*

Grand amateur des sciences naturelles, M. Broca, lors d'un voyage dans le Midi, avait eu l'occasion d'examiner des animaux, issus du croisement d'un lièvre et d'une lapine, ayant donné naissance à une nombreuse lignée. Revenu à Paris, rapportant un des produits auquel il donnait le nom de léporide, il le présenta à la Société de biologie; ma présentation, a-t-il écrit, n'eut aucun succès; on conclut que ce fait était en contradiction avec la loi de l'espèce et qu'il y avait eu erreur dans l'application des caractères mixtes du léporide.

L'animal, soumis à l'examen du Muséum, fut déclaré un vrai métis d'espèce et, deux mois plus tard, M. Broca annonçait à la Société de biologie, que cette léporide avait été fécondée par un lapin. Pour toute discussion, un éminent collègue se contenta de faire observer au présentateur que, si la fécondité des léporides se confirmait, il faudrait en conclure que le lièvre et le lapin sont de la même espèce.

Peu satisfait de la manière dont sa communication avait été étouffée, M. Broca reprit complètement l'étude des croisements, et, en 1858, il vint commencer, à la Société de biologie, la lecture de son remarquable travail sur l'*hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier*.

Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel calme. Toucher à la doctrine de la permanence des espèces et de l'invariabilité de l'espèce, ébranler ce dogme que la prépondérance de Cuvier avait fait triompher, dans sa grande discussion contre Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, était une téméraire entreprise, et, à la troisième séance, le président, craignant de voir susciter des embarras à la Société, supplia M. Broca de cesser sa lecture.

Le mémoire sur l'hybridité fut publié dans le *Journal de physiologie*, mais cet événement avait démontré la nécessité de créer à Paris une Société consacrée à l'étude de l'homme et des races humaines. Ce fut là la raison de la fondation de la Société d'anthropologie.

Mais, avant de pouvoir réaliser ce projet, des difficultés sans nombre se dressèrent devant M. Broca, et, pour réussir, il fallut toute son énergie et toute sa volonté.

Il avait déjà existé en France une Société ayant pour pro-

gramme l'étude des races humaines. A l'époque où fut fondée cette Société ethnologique, elle ne pouvait avoir de programme bien étendu, et son sujet d'étude de prédilection était la distinction à établir entre les races blanches et les races noires; mais la politique sociale s'en mêla, les questions brûlantes de l'esclavage, de l'émancipation des noirs devinrent les seules questions à l'ordre du jour; et, lorsqu'un décret de l'Assemblée nationale, en 1848, vint abolir l'esclavage dans nos colonies, la Société ethnologique, n'ayant plus rien à discuter, cessa de se réunir.

Des discussions de cette Société, qui ne furent pas sans mérite, était restée une vague impression que l'ethnologie était une science intermédiaire entre la politique et la philanthropie, et lorsqu'on demanda l'autorisation de fonder la Société d'anthropologie, l'Empire qui n'aimait point qu'on parlât politique, fut peu disposé à l'accorder; on craignait aussi de voir se former une réunion pouvant servir de tribune aux idées matérialistes. Après de longs pourparlers, et surtout grâce à l'intervention de Tardieu, l'administration rendit un arrêt favorable, mais sous condition qu'on ne parlerait ni politique ni théologie et qu'un agent de police en bourgeois assisterait aux séances.

Une fois autorisée, il ne fut pas beaucoup plus facile de trouver des membres, car on avait fixé à vingt le nombre des fondateurs et, le jour de la première séance, on n'avait pu réunir que dix-neuf noms.

Commencée si modestement, la Société d'anthropologie est aujourd'hui une grande et florissante Compagnie. En prenant pour base de ses travaux l'anatomie et la physiologie, en s'appuyant sur la linguistique, l'ethnologie et l'archéologie, elle a pu étendre ses recherches sans crainte de s'égarer. Bientôt l'impulsion donnée par M. Broca se fit ressentir partout; à Londres, à Madrid, à Moscou se formèrent des Sociétés d'anthropologie; en Allemagne, des Congrès.

L'étude de la conformation des crânes ou craniologie est une heureuse méthode capable de fournir des éléments de comparaison dans le parallèle anatomique des races, mais il lui fallait des procédés exacts, et l'honneur de l'en avoir dotée revient au fondateur de la Société d'anthropologie.

Lorsque Retzius, se basant sur l'examen des quelques crânes dont il pouvait disposer, fit connaître sa célèbre loi des peuples autochthones à crânes brachycéphales et des peuples envahisseurs indo-européens à crânes dolichocéphales, il l'avait établi par le coup d'œil.

Frappé de cette insuffisance d'exactitude et du peu de place que l'observation directe des faits tenait dans les recherches du savant suédois, M. Broca voulut reprendre mathématiquement toute cette question.

Il fit construire une série d'ingénieux instruments permettant des mesures précises, et, pendant des années, M. Broca s'astreignit à mesurer tous les crânes qui forment aujourd'hui la riche collection de la Société d'anthropologie.

Grâce à cette rigueur évidente et palpable des mensurations, il démontra qu'avant de tirer quelques conclusions, il faut étudier de nombreux crânes de même race; car, dans les races les plus pures, il existe, en effet, des variations très étendues, des différences plus grandes que celles qui existent entre certains dolichocéphales et certains brachycéphales, et il établit que ces chiffres ne pouvaient pas constituer une caractéristique véritable, mais seulement un indice.

C'est par cette précision mathématique donnée par M. Broca à la craniologie qu'est devenue féconde cette méthode restée presque complètement stérile entre les mains de ses prédécesseurs.

Grâce à elle, a écrit un savant ethnologiste, on a pu détruire une foule de notions erronées, de systèmes prématurés, mais il ne faut pas demander à la craniologie plus qu'elle ne peut donner. « Elle ne peut, a dit M. Broca, lui-même, voler de ses propres ailes « et substituer ses diagnostics aux notions fournies par l'ethno- « logie et par l'archéologie. »

De la conformation de la tête peut-on tirer quelque donnée relative à la valeur intellectuelle? peut-on, d'après le crâne, deviner le cerveau ?

Oui, dit M. Broca; et, s'appuyant sur l'ossification des sutures d'arrière en avant chez les races supérieures, dites races frontales, sur ses mensurations faites comparativement sur des internes et sur des infirmiers, il concluait que les lobes antérieurs

des hémisphères sont le siège des facultés les plus élevées de l'intelligence.

De là aux localisations cérébrales, il n'y avait qu'un pas, et M. Broca, malgré le discrédit que les exagérations prématurées de Gall avaient jeté sur cette heureuse idée, n'hésita pas à le franchir. Dans un beau discours sur la forme du cerveau, prononcé au mois de mars 1861, en réponse à Gratiolet, il affirma qu'il croyait au principe des localisations.

« Je ne puis admettre, disait-il, que la complication des hémi-« sphères cérébraux soit un simple jeu de la nature, que la scissure « de Sylvius ait été faite uniquement pour donner passage à une « artère, que la fixité du sillon de Rolando soit un pur effet du « hasard et que les lobes occipitaux aient été séparés des lobes « temporaux et pariétaux à seule fin d'embarrasser les anato-« mistes.

« Les circonvolutions ont une structure analogue, elles ont des « fonctions analogues; mais leur structure n'est pas identique, « leurs fonctions ne sont pas identiques. Il y a donc, ajoutait-il, de « grandes régions distinctes correspondant aux grandes régions « de l'esprit. »

Quelques mois plus tard, cette intuition devenait une réalité; M. Broca démontrait, à la Société anatomique, qu'à l'autopsie des aphémiques, on trouvait, dix-neuf fois sur vingt, une lésion de la moitié postérieure de la troisième circonvolution frontale.

Cette découverte suffirait à elle seule pour rendre immortel le nom de Broca; elle a été le point de départ de tous les travaux qui, en éclairant la psychologie cérébrale, ont permis aux chirurgiens d'agir avec certitude.

En appelant la troisième circonvolution frontale, circonvolution de Broca, les savants anglais, par un acte de justice, ont devancé la décision de la postérité.

Dans tous ses travaux, M. Broca n'a jamais voulu mettre ses recherches au service d'une théorie préconçue : « Que les savants, « a-t-il écrit, s'intéressent aux affaires, qu'ils se passionnent plus « ou moins suivant leur tempérament pour les problèmes philoso-« phiques ou religieux, sociaux ou humanitaires : rien de mieux. « Mais lorsque, rentrant dans leur laboratoire ou dans le cabinet

« d'étude, ils s'appliquent aux recherches scientifiques, ils doivent « comprimer leurs sentiments et leurs aspirations et fermer l'oreille « aux bruits du dehors pour n'entendre que la voix inflexible de « la vérité : car la science ne doit relever que d'elle-même et ne « saurait se plier aux exigences des parties; elle est la déesse « auguste qui trône au-dessus de l'humanité, pour la diriger et « non pour la suivre, et c'est d'elle seulement qu'on peut dire « qu'elle est faite pour commander et non pour obéir. »

Jamais M. Broca n'a compris qu'on torturât un fait scientifique pour le faire concorder avec une légende, même biblique; mais, jamais, il n'a accepté que, pour soutenir une théorie séduisante, on lui donnât une conséquence exagérée.

Dans sa belle *Étude du transformisme*, tout en montrant sa tendance à l'admettre dans le sens élevé où Buffon l'avait soupçonné, il se déclarait l'adversaire de la sélection naturelle sur laquelle repose la théorie de Darwin. La sélection est en contradiction avec les faits, puisque son principe fondamental est d'être lentement progressive ; « or, il faut bien reconnaître, disait M. Broca, que, dans certaines espèces, le type orang par exemple, il y a eu là une transfiguration complètement effectuée en une seule fois, un véritable acte surnaturel, équivalant à un acte de création ».

Il protestait contre ce transformisme unitaire, si apprécié en Allemagne, contre ce proto-organisme nommé monade par les uns, protiste par les autres, constitué par une seule cellule d'où seraient nées toutes les formes connues des deux règnes organiques.

La théorie de la formation naturelle de cette cellule unique avec sa propriété d'évolution progressive est peut être une hypothèse séduisante, mais elle ne soutient pas plus la discussion que l'opinion humoristique du philosophe anglais qui assure qu'à l'origine des choses, Darwin dit au Père éternel : « Si c'était un effet de votre bonté de me créer une petite cellule ? — Pourquoi faire, pour t'y loger? demanda l'Éternel. — Moi et les autres, répondit Darwin. » La cellule créée, Darwin n'était pas satisfait : « Ah ! si vous vouliez accorder à ma cellule la faculté d'évoluer ? — Soit, dit le Seigneur ; et il fit ce qu'on lui demandait. — Maintenant, fit Darwin, vous pouvez vous retirer. En vérité, je n'ai plus besoin de vous. »

Lorsqu'on lit tout ce que M. Broca a écrit sur l'anthropologie on reste confondu, rien ne lui était inconnu. Son *Mémoire sur les primates* est digne de figurer à côté des ouvrages des plus grands naturalistes, sa conférence sur les *troglodytes de la Vézère,* vrai conte des *Mille et une nuits,* qui vous fait revivre avec l'homme quaternaire, est un petit traité d'archéologie et de paléontologie; son mémoire sur *les amulettes crâniennes* montre tout le jour que la médecine peut jeter sur l'anthropologie; ses discours sur la *linguistique*, sur l'*ethnologie de la France* sont des chefs-d'œuvre d'érudition historique et géographique.

Si, comme le veut certaine école, on doit refuser le nom de science à l'anthropologie, obligée d'emprunter, pour chaque sujet, à une science correspondante, on peut affirmer qu'à certains hommes d'élite, capables de les embrasser toutes, on devra décerner le titre d'anthropologiste, et au premier rang se trouvera M. Broca.

En même temps que tous ces grands travaux avaient donné à M. Broca une réputation européenne, la part active qu'il prit à la fondation de l'Association française pour l'avancement des sciences avait montré à ses concitoyens comment son patriotisme éclairé comprenait le relèvement de notre pays. Aussi, lorsque la gauche du Sénat, dans l'impossibilité de s'entendre sur le choix d'hommes politiques pour remplir les places de sénateur inamovible, se décida à nommer des notabilités scientifiques ou littéraires, le nom de M. Broca s'imposait.

Cette nomination, Messieurs, pourrait presque être regardée comme une tardive récompense de sa belle conduite pendant la Commune, où, non sans courir de sérieux dangers, M. Broca, alors vice-président du conseil général des hôpitaux, sauva du pillage la caisse de l'Assistance publique; mais notre collègue n'en était pas à son premier acte de dévouement civique. En 1848, pendant les journées de juin, les cadavres qu'on ne pouvait enterrer, s'accumulaient à l'Hôtel-Dieu; la chaleur excessive, les conditions dans lesquelles avait eu lieu la mort, augmentaient les chances de décomposition, et faisaient redouter de graves accidents d'infection. Un embaumeur, sollicité de venir conjurer le danger, avait demandé une si forte somme que l'on hésitait; M. Broca, aidé par des hommes de l'amphithéâtre, accomplit la pénible besogne. Des cir-

constances indépendantes du désir de M. Thierry, alors un des directeurs, empêchèrent M. Broca d'être décoré; en 1871, pour tout remerciement, on le nomma chevalier de la Légion d'honneur; il l'était déjà depuis trois ans.

M. Broca ne monta qu'une seule fois à la tribune du Sénat pour y lire un terne rapport sur les lycées de filles; il était cependant appelé à prendre une grande place dans cette assemblée, mais je crois que son caractère se serait toujours difficilement plié à la discipline indispensable aux majorités républicaines, et, malgré les explications qu'il donna, je me plais à croire que ce ne fut pas sans regret que, pour soutenir une loi peu libérale, il vota contre le grand corps savant dont il était vice-président.

Les nouvelles occupations que lui imposait son titre de sénateur n'avaient pu, malgré les supplications de sa famille, de ses amis, l'amener à modifier sa vie effrayante de travail. Le matin, l'hôpital et sa clinique; dans l'après-midi, les examens de la Faculté, deux leçons d'anthropologie par semaine, ses recherches dans son laboratoire, les conseils, les commissions obligatoires; le soir, le travail de cabinet, sa volumineuse correspondance : il ne voulait rien négliger; la seule concession qu'il voulut faire fut de ne pas se laisser entraîner par son travail au delà de minuit.

Le 8 juillet 1880, M. Broca, arrivé au Sénat en se plaignant d'une vive douleur dans l'épaule, fut obligé de quitter la séance; rentré chez lui, il s'étendit sur un lit de repos, demandant qu'on le laissât dormir : il ne devait pas se réveiller.

Un ancien affirmait que les éloges devraient être différés jusqu'au moment où l'on aurait perdu la mémoire des morts. Alors on pourrait en faire des géants sans que personne ne s'y opposât.

Quoique parlant devant des contemporains, je ne redoute pas semblable reproche, et ma seule crainte est d'avoir été plutôt au-dessous de la vérité.

M. Broca restera une des plus grandes personnalités qui aient traversé la science chirurgicale française.

Arrivant à une période où des méthodes, des procédés nouveaux séduisants par leur exactitude et par leur précision, prétendaient,

en l'arrachant à l'empirisme et à la tradition, régénérer la chirurgie et la conduire dans la voie assurée du progrès, M. Broca s'en fit le plus ardent promoteur. La prétention était-elle motivée ? fut-elle réalisée? L'histoire prononcera. Mais les ouvrages de M. Broca resteront comme l'expression la plus élevée de cette école qui s'appuie sur l'érudition, la critique et l'analyse des observations.

Si la Société de biologie eût accueilli le mémoire de l'hybridité, la Société d'anthropologie ne serait pas née, et M. Broca n'eût jamais peut-être été entraîné vers l'anthropologie, où des travaux considérables firent oublier le chirurgien pour ne plus voir que l'anthropologiste.

C'est un déni de justice et pour M. Broca et pour vous, Messieurs.

Pendant quinze ans, M. Broca a pris part à toutes vos grandes discussions; pas une question n'a été soulevée sans qu'il ne l'éclairât d'un aperçu nouveau; dans toutes, il a laissé la marque ineffaçable de son savoir, et le jour où, armé du trépan, il put rendre le langage à un aphémique, il a donné la preuve de son talent chirurgical.

Si par la mort de M. Broca la France perdait une de ses illustrations, rappelons, avec un légitime orgueil, qu'elle nous appartient, et que la science chirurgicale perdait une de ses gloires.

Paris. — Société d'Impr. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (Cl.) 88. 3-84.